

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>						

# LA SEMAINE

REVUE RELIGIEUSE, PEDAGOGIQUE, LITTERAIRE ET SCIENTIFIQUE.

*Rédacteurs :* C. J. L.-LAFRANCE, NORBERT THIBAUT et JOS. LÉTOURNEAU.

Vol. I.

SAMEDI, 19 AOUT, 1864.

No. 34.

## Association de la Bibliothèque des Instituteurs du district de Québec.

Si pour tout homme il y a des dates dont la mémoire remplit le cœur de douces et consolantes pensées, si pour toute société il y a des époques qui réveillent dans l'âme des souvenirs pleins d'encouragement et d'espérances, il doit y avoir aussi pour la classe enseignante des jours de nombreux et de fertiles travaux, il doit y avoir pareillement pour cette classe des dates assez récentes et assez glorieuses pour engager les instituteurs actuels à imiter un bel exemple, à suivre une marche utile et honorable.

Aussi est-ce toujours avec une joie bien légitime et bien profonde que nous parlons d'une association à laquelle nous sommes heureux d'avoir appartenu et qui a fait pour l'honneur et le bien-être de la classe enseignante en ce pays de si nobles sacrifices, de si glorieux et de si persévérants efforts.

Nous allons examiner rapidement ce que l'Association des Instituteurs du district de Québec, fondée en 1845, a fait pour la classe enseignante, afin de montrer que cette association a droit aux chaudes et vives sympathies de tout instituteur qui tient avec droit et justice au souvenir des hommes, à la pensée des luttes qui ont placé la classe enseignante dans la position qu'elle occupe en ce moment : position qui si elle est encore précaire et malheureuse ne laisse pas néanmoins de nous avoir éloignés d'un temps sombre, plein de douloureuses et d'amères réminiscences, et nous permet au moins d'espérer des jours heureux et prospères.

L'histoire de cette association est donc comme une page, un épisode détaché du grand livre de l'histoire de la classe enseignante en Canada.

Jusqu'à 1845, la classe enseignante proprement dite, ne possédait point ce que l'on peut appeler une existence réelle, reconnue, positive. Les quelques lois informes passées en faveur de l'éducation en 1801, 1824, 29, 32, 35, 41, 45, et qui ne purent fonctionner, tant elles étaient incomplètes ou dangereuses pour la nationalité canadienne-française, ne s'inquiétaient nullement de l'homme chargé

d'en répandre avec efficacité les puissants bienfaits et laissaient par conséquent l'enseignement aux mains d'individus pour la plupart ignorants et inhabiles, incapables de gagner ailleurs une existence honorable : hommes plus propres à discréditer la noble et sainte cause déposée entre leurs mains ineptes qu'à l'agrandir et à la rendre puissante et aimée.

Il y avait sans doute à cette époque, un certain nombre d'instituteurs capables et dévoués, mais les efforts de ces hommes recommandables, dispersés en quelques endroits du pays, étaient si souvent arrêtés ou nullifiés, que bientôt le plus grand nombre d'entre eux, fatigués des tracasseries continuelles qu'ils éprouvaient, las d'une lutte isolée où leurs forces s'usaient en vain, dégoûtés d'un emploi sans honneur et sans profit, aspiraient avec joie à l'obtention d'un état qui quelqu'il fût, serait au moins aussi honorable et certainement plus lucratif que celui auquel ils étaient alors forcés de consacrer leurs facultés comme à un pis-aller.

Ce ne fut réellement que par une loi passée en 1846, que l'on put comprendre que le gouvernement voulait s'occuper d'une manière sérieuse de l'éducation et obtenir quelques résultats heureux en établissant dans toutes les paroisses des écoles sous le contrôle de commissaires sujets à une élection, en mettant en force le système des contributions obligatoires, et en nommant un surintendant de l'éducation chargé de veiller aux progrès de cette cause au milieu des populations, et en formant un bureau chargé d'examiner les instituteurs et de leur donner des diplômes. Cette loi fut amendée en 1849 et 51. Dans l'amendement de cette dernière année, il fut nommé des inspecteurs ayant pour mission de visiter les écoles, de faire rapport au surintendant de leurs visites afin de pouvoir suivre les progrès de l'enseignement et de l'éducation.

En 1856 cette loi fut encore amendée et l'année suivante l'on vit s'établir des Ecoles Normales d'où sortent tous les ans une foule d'instituteurs et d'institutrices capables et dévoués.

Jusqu'en 1846, il ne s'était donc rien fait

pour l'instituteur et l'éducation. Un semblable état de choses était certes bien propre à conserver nos compatriotes dans une position vraiment inférieure à celle de ces hommes de race étrangère et ennemie qui, fiers de leur éducation, venaient s'emparer du sol de la patrie et occuper les places importantes, honorables et rémunératives. La lutte de l'ignorance, des préjugés, de la routine, était impossible contre une forte éducation, contre un esprit envahissant et destructeur, guidé par le savoir, par le progrès et les jalousies nationales.

Alors quelques hommes, honteux de voir leurs compatriotes dans cette misérable position, voyant au loin un horizon sombre, inquiet et plein de déchirantes appréhensions et s'occupant d'éducation moins comme un moyen d'existence que comme un chemin aussi glorieux et aussi utile au pays que tant d'autres qui ne brillent que par une apparence factice, quoique superbe, comprirent qu'il devenait urgent de mettre un terme à cette pénible et douloureuse position, qu'il fallait au plus tôt jeter au cœur de la jeunesse des sentiments d'éducation et d'esprit public qui les feraient secouer l'apathie coupable et dangereuse de leurs pères.

Pour atteindre sûrement ce but, ils se proposèrent l'amélioration morale et matérielle de leurs confrères, ils résolurent de les réunir en un corps jeune, vigoureux, recrutant tous les jours des membres habiles et dévoués, abrité sous un même étendard, guidé par un même signe de ralliement, et de placer ce corps sur un terrain où la marche fut plus facile, la lutte plus avantageuse, le succès certain.

L'entreprise était forte, la perspective de travail immense; elle exigeait des sacrifices, des sueurs, des abnégations continuelles, il fallait rassembler en un corps ayant les mêmes espérances, marchant vers un but unique, tous les instituteurs capables, isolés les uns des autres, disséminés dans les diverses paroisses du Canada, faibles et impuissant, faute d'entente et d'union; il fallait un courage invincible, une énergie à toute épreuve, une vigueur et une activité indomptables. Heureusement pour le succès de cette cause, les quelques hommes qui voulaient jeter les bases d'une semblable association étaient éminemment pourvus de ces qualités indispensables au succès, ils étaient prêts à sacrifier à la réussite de ce noble désir, de cette vaillante ambition toutes les belles facultés dont la nature les avait doués.

Il serait oiseux de raconter leurs efforts, les obstacles, les déboires nombreux et multipliés qu'ils rencontrèrent de la part d'hommes éteignoirs mûs par des sentiments

égoïstes et bornés. D'ailleurs ces petites misères, suites nécessaires et inévitables de toute entreprise utile (*La Semaine* en sait quelque chose), étaient plus que compensés par les nobles paroles d'approbation et d'encouragement qu'ils reçurent de tous les hommes influents, de tous ceux qui prévoyaient et sentaient tout le bien que cette association pouvait faire pour le pays.

Nous croyons devoir citer quelques extraits des correspondances du temps qui font connaître ce qui précéda les associations d'instituteurs et de quelle manière commencèrent ces réunions qui devaient avoir une si grande portée sur l'avenir de la classe enseignante.

Une correspondance publiée, par un instituteur, dans le *Castor* du 5 décembre 1844, et adressée à tous les instituteurs suggère :

1<sup>o</sup> Que les instituteurs des premières divisions d'un certain nombre de paroisses se réunissent tous les trois mois, dans un lieu convenu entre eux, afin d'y exposer et discuter toutes matières tendant à l'avancement de l'éducation, et au meilleur système d'enseignement qui sera jugé convenable ensuite d'adopter dans toutes les écoles.

2<sup>o</sup> Que chaque mois, les instituteurs et institutrices, des autres divisions se réunissent chez l'instituteur de la première division, pour y prendre communication des discussions et résolutions adoptées à la précédente réunion, et y travailler dans le même but.

3<sup>o</sup> Qu'une partie des membres du bureau formé pour l'examen des instituteurs soient choisis dans leurs corps, à l'exemple des bureaux pour l'examen des aspirants à la profession de notaire, d'avocat, etc., etc. Cette dernière clause est entièrement du ressort de la législature, et c'est une justice à laquelle les instituteurs ont droit de prétendre.

(A continuer.)

## LE MAITRE D'ÉCOLE A BON MARCHÉ.

Un cultivateur visitait ses champs, à la veille de la moisson en compagnie de quelques-uns de ses amis. Il trouva, au bout d'une belle pièce de blé, un long espace où les épis parfaitement bien venus, pleins et jaunes comme de l'or, étaient cependant très rares. Quelle folie j'ai faite, s'écria-t-il? Quand je me suis trouvé au bout de mon champ, il ne me restait plus qu'une poignée de grains à semer, la paresse m'empêcha de retourner à la maison; je me suis dit aussi: c'est toujours autant de sauvé; j'ai jeté cette poignée de grain au hasard, et voilà que j'ai perdu plusieurs sillons d'une belle récolte?

Ne vous est-il jamais arrivé rien de semblable, lui demanda l'un de ses amis?—Mais

non, reprit-il, autant qu'il m'en souvient.— Réfléchissez un peu. Vous souvient-il de ce qui s'est passé l'autre jour au bureau des commissaires d'école ?—Mais oui, nous avons engagé une maîtresse d'école, la petite fille de mon voisin qui est toujours bien assez capable comme cela, quoiqu'elle ne lise pas dans les gros livres; mais aussi votre instituteur à *diplôme*, en demandait-il un prix ? Soixante louis, et le logement, et le chauffage. S'il fallait payer ainsi les maîtres d'école, ils seraient plus riches que des avocats ?

—A la bonne heure ! et quel mal cela vous ferait-il d'enrichir un instituteur et de le faire l'égal d'un homme de loi ! Quoiqu'avec soixante louis par année, il y aurait encore du chemin à faire ! Que gagnez-vous à enrichir les avocats plutôt que les instituteurs ?

— Oh ! pour cela ! les avocats, voyez-vous, c'est que nous ne pouvons pas nous passer d'eux.

—Peut-être, si vous aviez de bons maîtres d'école dans votre jeunesse, auriez-vous moins besoin des juriconsultes ; mais, est-ce que vous comptez vous passer d'instituteurs ?

—Non, on sait bien qu'il en faut. Il y a quelques années ça n'était pas nécessaire ; mais à présent tout le monde veut savoir lire au moins dans un livre de prières et signer son nom. Et puis, il faut bien avoir des écoles pour retirer l'argent du gouvernement qui serait perdu sans cela.

—Le beau profit que de retirer l'argent du gouvernement pour le gaspiller avec le vôtre ! D'autant plus que cet argent du gouvernement ne tombe pas du ciel et vient toujours de votre poche.

—Comment cela ? Est-ce qu'une maîtresse d'école ne vaut pas un maître ?

—Oui, quand elle est aussi instruite. Pour une école où il n'y a que de bien jeunes enfants, une maîtresse vaut même mieux qu'un maître : elle a plus de patience, elle enseigne mieux aux petites filles et aussi bien aux petits garçons ; mais encore faut-il qu'elle soit instruite et qu'elle n'ait pas à gouverner des jeunes gens presque aussi vieux qu'elle-même.

—Cela se peut bien. Chacun son opinion ; mais mon champ de blé ?

—Votre champ de blé ne vous a pas donné la récolte qu'il aurait pu produire, parce que vous y avez semé d'une main trop avare. Il en sera de même de votre école. Ici, comme là bas, vous avez ménagé la semence, vos écus sont comme vos grains : mettez-les entre les mains d'un bon maître, ils rapporteront le centuple. Mais si vous avez un maître ou une institutrice incapable, la perte sera encore plus grande que dans votre champ. Non seulement vous aurez

manqué de gagner, parce que vous n'aurez pas semé ; mais vous aurez encore perdu toute votre semence.

Vous dites qu'il suffit de savoir lire dans un livre de prière et signer son nom ? Savez-vous qu'au contraire cela est fort dangereux ? Je connais un de mes amis qui ne savait absolument que cela : il ne pouvait point lire l'écriture ; mais il savait signer son nom. Un jour, on lui fit signer son nom au bas de papiers que par orgueil il avait fait semblant de lire, et qu'on lui avait mal expliqués. Il fut ruiné du coup.

L'institutrice à bon marché qui dans sa jeunesse ne lui avait appris qu'à lire les gros caractères et à signer son nom, plus tard lui coûta sa fortune.

Tenez, père, pour récolter il faut semer, semer d'une main libérale et semer de bons grains dans la bonne terre !

—Et cela dit, l'amî s'éclipsa, laissant le cultivateur à ses réflexions.

Et nous dirons avec lui : de toutes les choses du monde la plus dispendieuse, c'est l'instituteur ou l'institutrice à bon marché.

Pour tout travail, on se sert d'un bon instrument ; or, quand l'instrument est une créature humaine, c'est un mauvais instrument que celui que l'on paie mal.

Il faut vivre d'abord pour travailler. Celui-là vit à peine dont la vie n'est pas assurée. Pour remplir les hauts fonctions d'un instituteur, il faut plus de jugement, plus de sang-froid plus de calme, plus de temps à soi, que pour tout autre état.

Il faut l'humeur tranquille et patiente qui ne s'emporte jamais, la raison lucide qui décide impartialement entre ses élèves : car le maître est un juge sans appel. Ses erreurs sont cruelles et funestes, elles irritent le caractère de l'enfant par le sentiment de l'injustice qui n'est jamais plus vif qu'à cet âge.

Il faut le discernement exercé qui sache bien saisir le caractère de chaque élève, la fermeté qui ne cède à aucune importunité, la constance qui ne se laisse décourager par aucun obstacle, la tendresse qui fasse aimer l'enfant pour lui-même et non pas pour le profit qu'il vous rapporte, l'impartialité et l'indépendance de caractère qui fassent que le fils du pauvre soit, quant aux soins à donner, à l'appréciation du travail, de la bonne tenue et du talent, l'égal en toutes choses de l'enfant du riche et du puissant.

Or, voilà autant de qualités qui sont incompatibles, totalement incompatibles avec la gêne et la misère.

Comment être patient, lorsque l'on souffre ? Comment être gai et affable, lorsqu'on manque de tout ? Comment consacrer tout son temps, toute son énergie à un emploi qui ne

vous fait pas vivre ? Comment avoir sa raison lucide, son sang-froid, lorsque le désespoir vous rend presque fou ? Comment être juste envers les autres, quand tout le monde nous paraît injuste envers nous-même ? Comment être impartial et indépendant quand on dépend de tout le monde ? Comment trouver le temps d'étudier, de réfléchir, de méditer, de combiner des projets divers, lorsqu'on n'a pas trop de celui de s'empêcher de mourir de faim ?

Le maître d'école à bon marché, fût-il bon à quelque chose la veille de son engagement, le jour où il l'aura signé, à moins d'une force d'âme exceptionnelle, à moins de grâces abondantes, d'une piété, d'une humilité, d'une charité évangéliques, ce jour là il ne sera plus bon à rien. Il ne vaudra plus que le prix qu'on lui aura donné et non pas celui qu'on aurait dû lui donner.

On ne veut pas d'un médecin au rabais. Il n'y a qu'un homme sans cœur qui regarderait au prix lorsqu'il s'agit de la vie de sa femme et de ses enfans.

On ne choisit pas, d'ordinaire, un avocat par la seule raison qu'il exige de faibles honoraires. On en consulte, au contraire, plusieurs, et des plus habiles.

On ne veut pas d'une mauvaise charrue ; on sait trop bien qu'elle ne pourrait tracer qu'un mauvais sillon.

On n'achète pas de mauvaise étoffe. On le dit tous les jours : *on aime mieux payer le prix, et avoir quelque chose de bon, quelque chose qui dure et qui fasse honneur.*

Mais on se fait gloire d'engager un instituteur à bon marché !

C'est tout simple en effet. Après tout, qu'est-ce donc tant qu'un maître d'école ?

Il n'est chargé que du corps et de l'âme de nos enfans, il n'a qu'à former leur cœur et leur esprit : il n'a absolument rien à faire que de préparer leur sort dans ce monde-ci et dans l'autre ! (*Journal de l'Instruction Publique.*)

## HISTOIRE NATURELLE.

### Notions D'entomologie, ou Histoire naturelle des Insectes.

L'Entomologie est la science qui traite des insectes.

On appelle *insectes*, des animaux sans vertèbres, dont le corps est articulé, et qui sont pourvus de six pieds articulés.

Presque tous les insectes ont de ailes, mais ces organes ne se développent ou ne paraissent que dans l'insecte parfait.

Avant d'être *parfait*, l'insecte passe par plusieurs états. En sortant de l'*œuf*, il est à l'état de *larve*. Alors il n'a pas d'ailes. Il est même quelquefois dépourvu de pieds, ou bien, il paraît en avoir plus de six.

La larve des papillons se nomme *chenille*.

Après avoir vécu un certain temps, pendant lequel elle change plusieurs fois de peau et prend tout son accroissement, la larve se renferme dans une coque soyeuse ou de consistance variable, ou bien, elle s'enfonce dans la terre, ou se suspend à quelque corps, etc ; et se déposant alors de sa peau, elle paraît sous l'état de *nymphé*. La ny. phé est presque toujours différente de la lar. v. e de l'insecte parfait. Mais c'est surtout la nymphé des papillons, que l'on nomme *chrysalide*, dont la forme diffère totalement et de celle de la *chenille*, et de celle du *papillon*. Cette chrysalide est dépourvue de semblable dépourvue de membres ; elle a généralement l'apparence d'un corps inanimé, de forme oblongue, et vit un certain temps dans cet état, sans prendre de nourriture.

Enfin la *nymphé*, ou *chrysalide*, brisant son enveloppe en sort à l'état d'*insecte parfait*.

Telles sont les 3 métamorphoses de presque tous les insectes.

Le corps des insectes se compose de trois parties bien distinctes ; la *tête*, le *tronc*, et l'*abdomen*.

La *tête* porte : 1° les *antennes*, filets mobiles plus ou moins longs, dont la forme varie beaucoup, et qui sont au nombre de deux ; 2° les *yeux*, communément au nombre de deux ; 3° la *bouche*, dans laquelle on observe plusieurs parties, les unes intérieures, ( dont je crois qu'il est inutile de parler ici ) ; les autres extérieures, presque toujours très apparentes, et qui sont : 1° des *mâchoires* latérales appelées *mandibules* ; 2° des *palpes* petits filets mobiles qui pourraient être pris pour de très-petites antennes. Chez d'autres insectes dépourvus de mandibules on aperçoit une *trompe* ( ou *sucoir* ) tantôt roulée en spirale sur elle-même, tantôt en forme de bec très-pointu, droit ou courbé, tantôt contractile et de forme irrégulière.

Le *tronc*, seconde partie des insectes, est placé entre la *tête* et l'*abdomen*. Sa partie supérieure se nomme *corselet* ; l'inférieure, à laquelle sont attachés les *pieds*, se nomme *poitrine*.

L'*abdomen*, qui est la troisième partie du corps des insectes, est composé de plusieurs anneaux dont le nombre varie. L'*abdomen* est quelquefois apparent, le plus souvent il est couvert et caché par les ailes.

Les *pieds* de insectes, au nombre de six, sont appelés *patte*. Ils sont composés de quatre parties. 1° La *hanche*, qui leur sert d'attache au corps ; 2° la *cuisse* ; 3° la *jambe* ; 4° le *tarse*. Cette dernière partie est elle-même formée

de l'assemblage de plusieurs articulations dont le nombre et la forme varient. Elle est toujours terminée par un ou plusieurs crochets à l'aide desquels l'insecte peut se cramponner sur les différents corps.

**Association des Instituteurs en rapport avec l'école normale Laval.**

Nous aimons à rappeler aux Instituteurs que la vingt-troisième conférence de cette Association aura lieu samedi le 27 du courant, à 9 heures du matin.

La veille, vendredi soir, à 7 heures, il y aura une séance où tous les essais devront être lus afin de laisser le samedi à la discussion.

Les noms des lecteurs, autant que nous nous en rappelons, sont M.M. Lacasse, Lafrance, Thibault, Létourneau, Carrier, Pelletier, Drolet et Tromblay.

Le sujet de discussion est : conditions pour bien lire à haute voix.

Nous regrettons de ne pouvoir publier la circulaire de M. le secrétaire, mais au moment de mettre sous presse, elle ne nous a pas encore été adressée.

**Résultats obtenus en 1863 par la Ste-Enfance.**

Nous lisons ce qui suit dans le dernier numéro des Annales de la Ste-Enfance :

*Missions secourues.*

	Missions.	Francs.
Congrégation de la Mission.	7	415,000
Compagnie de Jésus.....	7	359,000
Congrégation des Missions Étrangères.....	21	497,000
Missions diverses.....	26	276,200
	61	1,547,200

*Enfants sauvés.*

Par la Compagnie de Jésus.....	18,513
“ Congrégation de la Mission....	28,677
“ Congrégation des Missions étrangères.....	203,026
Par les autres missions.....	6,116
	256,332
Enfants élevés.....	21,870
	278,202

N. B.—22 Missions n'avaient pas encore envoyé leurs rapports.

*Recettes générales.*

1. France.....	861,609 francs
2. Belgique.....	158,800 “
3. Italie.....	137,388 “
4. Allemagne.....	88,279 “

5. Conféd. germ.....	76,342 francs
6. Autriche.....	58,027 “
7. Pays Bas, etc.....	49,771 “
8. Canada et États-Uni.....	35,329 “
9. Suisse.....	28,580 “
10. Amérique Mérid.....	14,880 “
11. Espagne.....	12,837 “
12. Irlande.....	6,327 “
13. Angleterre, etc.....	3,128 “
14. Pays divers.....	29,763 “

I,626,245 francs

Qui n'admirerait la puissance des associations? Avec de faibles secours on arrive aux plus grands résultats.

On écrit au “*Canadien*,” en date du 9 courant.

“ Il y a à peu près trois semaines, une paisible famille de Bon Désir, comté de Tadoussac, fut éveillée par un tremblement et un bruit épouvantable. Rien de plus pressé que de sortir de la maison; mais ne sachant comment s'enfuir au milieu des ténèbres de la nuit, elle se décida à attendre jusqu'au jour pour s'éloigner d'un lieu qui menaçait de les engloutir, homme, femme et enfants, à chaque instant. En effet, la terre s'agitait autour d'eux et mugissait comme si elle eut renfermé dans son sein quelque monstre inconnu! Le matin, quel spectacle alarmant s'offre tous les yeux des habitants de cet endroit! Une montagne d'argile s'est écroulée; une maison, une grange, un four et quelques autres bâtisses sont transportés à environ deux arpents plus bas qu'ils étaient d'abord situés; la grève, sur laquelle on aperçoit d'énormes cailloux, est soulevée de vingt à trente pieds au-dessus de son niveau ordinaire; des crevasses d'une très-grande profondeur sillonnent cette propriété et celles environnantes jusqu'à une distance de douze ou treize arpents; enfin, cet immense éboulis comprend environ douze arpents de profondeur sur quatre à cinq arpents de largeur.

“ Quelques jours auparavant, le cultivateur qui habitait cette propriété concevait les plus belles espérances, car tout présageait une abondante récolte; aujourd'hui, presque tout son foin, son grain et ses patates sont détruits, et une bonne moitié de cette propriété se trouvera incultivable, vu les ravages irréparables qui y ont été causés. Heureusement qu'aucune perte de vie n'est à regretter.

“ Maintenant, je laisse aux savants à aller examiner les lieux et à faire connaître au public quelle a pu être la cause de cette terrible catastrophe.”

## LA PAUVRE FILLE DE GLEN-ORCHY.

NOUVELLE IMITÉE DE L'ALLEMAND DE MADAME SCHOPENHAUER.

Je parcourais l'Écosse, en compagnie de quelques artistes, gens de mon âge, et de joyeuse hu neur.

Nous fîmes halte un matin pour déjeuner, après une course de trois bonnes lieues, dans l'unique auberge du hameau de Dalmally, à l'entrée de la vallée de Glen-Orchy. L'hôtesse, qu'à notre grande surprise nous trouvâmes propre et complaisante, s'empressa de tout préparer; en moins d'un quart d'heure. L'eau cuisait dans la bouilloire, et un service à thé, plus élégant qu'on ne pouvait s'y attendre en telle occurrence, fut rangé sur une table couverte du linge le plus blanc.

Du beurre frais, du miel, une délicieuse compote d'oranges, de petits poissons fumés, des œufs durs, objet indispensable en Écosse pour le déjeuner des gens aisés, furent livrés d'abord à notre appétit. On a coutume d'y joindre de minces et croquantes galettes de farine d'avoine, qui, chez ce peuple pauvre et frugal, remplacent le pain, et qui, jointes aux pommes de terre, lui tiennent lieu de tout autre aliment.

Mais l'hôtesse se hâta de nous dire que les voyageurs distingués qui honoraient son auberge de leur présence y trouvaient toujours du pain en abondance. Nous ne trouvâmes rien à objecter, comme vous pouvez croire; elle appela une femme qui passait, tenant dans ses bras un petit enfant, lui dit à voix basse quelques mots, et revint s'occuper de nous.

Au bout de quelques minutes la jeune femme nous apporta du pain. C'était la plus gracieuse tête de madone que j'aie jamais vue. Sa figure pâle, empreinte d'une beauté douce, exprimait je ne sais quelle douloureuse résignation; et lorsqu'elle s'approcha de nous, ses paupières garnies de cils longs et soyeux voilèrent deux grands yeux d'un bleu foncé admirable.

— Cet enfant est-il à vous? lui demandai-je avec intérêt; j'en doute: vous êtes si jeune encore! c'est peut-être un frère?

A cette question, un pourpre brûlant se répandit sur tous ses traits; puis une pâleur nouvelle y succéda. Elle s'inclina en balbutiant quelques mots inintelligibles.

— Vraiment, votre enfant! m'écriai-je étourdiment; bon Dieu! si jeune encore, à peine âgée de dix-huit ans j'en suis sûr... et déjà mariée, déjà mère!...

L'étrangère devint plus pâle encore; deux pesantes larmes tombèrent de ses yeux sur les joues de l'enfant; mais l'enfant souriait; la mère comprima ses sanglots, le pressa sur

son cœur avec une étreinte convulsive, se détourna de nous et disparut presque aussitôt.

Et moi j'avais le cœur serré de sa douleur, ne sachant en quoi j'avais pu l'attrister. — Pourquoi cette femme a-t-elle pleuré? dis-je à l'hôtesse. A-t-elle peut-être perdu son mari? Elle paraît si malheureuse!...

— Oui vraiment, reprit l'hôtesse, bien malheureuse, et comme vous l'avez deviné, à peine âgée de dix-huit ans. Nul ne la connaît mieux que moi; je suis sa marraine, hélas! et ce qu'il y a de plus triste, c'est que personne ne peut rien pour elle, un seul homme excepté, mais un coupable sans repentir! Elle s'aide comme elle peut, travaillant nuit et jour, afin de pourvoir du nécessaire sa vieille mère malade, et son pauvre enfant. De mémoire d'homme notre paroisse n'a été témoin d'une chute semblable à la sienne. Cependant tous les voisins ont pitié d'elle, et nous la souffrons sans peine au milieu de nous; car, ce faux pas excepté (et elle l'expie bien cruellement), il n'est pas dans toute la contrée une âme aussi bonne, aussi pieuse, aussi résignée que la malheureuse Molly. Hélas! plus que toute autre peut être, elle avait vu luire sur elle des jours heureux. A présent, l'apercevoir le dimanche, sous l'habit de la misère, se serrer parmi les pauvres dans le coin le plus obscur de l'église, déchire chaque fois mon âme!

L'histoire de Molly n'est rien moins qu'extraordinaire; elle ressemble à mille autres qui passent sous nos yeux, et qui viennent si cruellement briser de jeunes cœurs. Elle avait aimé, et elle avait cru; elle avait été trompée et délaissée. Un an auparavant elle était encore la joie du canton. Celui qui, à la première heure du jour rencontrait l'aimable enfant, pensait y voir un présage de bonheur pour la nouvelle journée. Les jeunes gens la nommaient la fleur de la vallée; les jeunes filles la chérissaient tendrement, car elle était douce et modeste. Une chaumière isolée, un petit champ, un étroit jardin, qu'elle cultivait de ses mains, formaient tout l'avoir de sa mère veuve et âgée. Molly partageait son travail, et rien ne pouvait altérer la gaieté de son naturel. Heureuse si elle avait su fermer son cœur à de dangereux propos échangés en secret! Heureuse si elle n'avait jamais oublié qu'une jeune fille n'a pas de meilleure amie que sa mère!

Certain soir qu'elle revenait à la chaumière plus tard que de coutume, sa mère vint au-devant d'elle avec inquiétude; Molly tra-saillit à son aspect; interrogée par sa mère, elle mentit pour s'excuser, et pour la première fois le rouge de la honte effaça l'incarnat de ses joues.

A la même heure, Roger Rowland, le plus

riche et le plus beau garçon de Dalmally, retournait chez lui en sifflant un air moqueur; Molly passa cette nuit dans les pleurs.

Depuis lors, une étrange métamorphose semblait s'être opérée dans toute sa personne; la paleur fêtréit son teint; l'éclat de ses yeux devint terne; ce n'était plus Molly!... Lui adressait-elle quelques mots d'affection, ses larmes seules y répondaient; humble et flechissant sous le poids de ses remords, on eût dit, à chaque instant, qu'elle allait se jeter à genoux. La mère se livrait au chagrin; mais toutes ses prières, ses pressantes questions, n'arrachaient à sa fille que des larmes amères, ou l'assurance qu'elle était heureuse.

Enfin, je ne sais quelles remarques ou quels pressentiments qu'il fut impossible de repousser amenèrent le pénible aveu d'une faute que l'amour, la solitude et sa foi dans les promesses du séducteur avaient seule occasionnée. La vieille mère serra dans ses bras débiles sa pauvre enfant tout éplorée, et la pressa sur son cœur brisé pour pleurer avec elle.

Reduites au silence du désespoir, toutes deux durent se résigner et souffrir. Le fatal mystère ne put toutefois rester caché; mais aucun jeune homme n'eut la cruauté de blesser par un regard ou un mot indiscret la malheureuse Molly, qui, d'ailleurs, les évitait si tristement, et, d'un air si confus, se détournait du sentier. Les jeunes filles s'écartaient à son approche ou passaient devant elle les yeux fixés ailleurs et sans la saluer; mais pas une n'osait l'outrager. Les mères de famille la suivaient d'un regard triste, en la montrant à leurs filles comme un exemple qui devait les prémunir. Enfin, quand l'heure pénible arriva pour la pauvre Molly, cette heure que la plus heureuse et la plus honorée des épouses ne peut voir approcher sans trouble et sans effroi, plus d'une honnête femme, favorisée par l'obscurité de la nuit, se glissa dans la cabane solitaire pour apporter en secret quelque soulagement à la jeune mère souffrante, et, par de pieuses consolations, rappeler un peu de courage sous ce toit désolé.

Ici l'hôtesse termina son récit. Avant de quitter Dalmally, nous nous cotisâmes tous. La petite somme que nous lui laissâmes pour Molly était insignifiante; chacun de nous avait souvent sacrifié le double pour satisfaire la fantaisie d'un moment; cependant elle parut une richesse pour les besoins de ces simples montagnards, car nous étions déjà au bas du vallon de Glen-Orchy, que la bonne femme, les mains levées vers le ciel, nous comblait encore de ses bénédictions.

Femmes, enfants, vieillards, s'occupaient dans les prés à la fenaison; c'était un mou-

vement pittoresque, continua, que nous nous arrêtâmes à contempler avec intérêt. Il y avait là pour le poète un charmant sujet d'idylle; pour l'artiste, c'était un point de vue délicieux à croquer. Bientôt l'ombre d'un rocher, qui, à Glen-Orchy, tient lieu de cadran solaire, annonça l'heure du repos. Aussitôt fourches et râpeaux tombèrent de toutes les mains; une activité d'un autre genre, et non moins joyeuse, allait commencer. Les familles se réunirent par groupes; les provisions furent étalées sur l'herbe, et chaque vieillard prononça à haute voix une courte prière, qui dut paraître bien longue à quelques-uns des convives qui tentait la vue de jattes remplies jusqu'aux bords d'un lait écumant, de galettes nouvellement cuites, ou d'un beurre frais et doré.

Au milieu de ces scènes champêtres, soudain du haut des airs un bruit étrange attira notre attention. Tous, saisis d'un involontaire effroi, nos yeux se portèrent vers le ciel; un majestueux aigle royal, les ailes puissantes et largement étendues, planait avec lenteur au-dessus de nos têtes; il semblait passer en revue cette foule d'hommes rassemblés non loin de sa demeure; orgueil et fléau du canton, il était connu de chaque montagnard. Tous montraient avec anxiété son aire suspendue au front d'un roc caché dans la nue, et qu'on regardait généralement comme inaccessible. Sous sa serre, et à maines reprises, plus d'un mouton, plus d'un chevreau, avait disparu des pâturages; cependant, jamais encore il ne s'était approché de si près. Tout à coup il s'abat, reprend aussitôt son essor, et, d'un battement d'aile plus rapide, il regagne son asile.

Au même instant, un cri aigu et qui glace tous les cœurs est répété par l'écho; un affreux silence lui succède, puis ce sont des gémissements, des lamentations, des accents d'une stupide terreur; on eût dit que, pendant la communion sainte, et au milieu du recueillement de la prière, le clocher de l'église s'était écroulé sur la commune.

Bientôt la nouvelle passe de bouche en bouche; l'imprudente Molly avait laissé son enfant sur un monticule de foin, pour s'éloigner quelques instants. L'aigle, en passant, avait ravi l'innocente victime entourée de ses langes, et l'avait portée dans son aire.

Une courte distance nous séparait du pied du rocher; un chemin y conduisait à travers des rocs détachés et de rapides torrents, des marais fangeux et d'épaisses broussailles, et cependant tous les hommes de Dalmally y parvinrent avec une incroyable rapidité. Le mouvement nous avait entraînés; nos yeux fixaient avec effort l'aire de l'aigle; on pouvait le distinguer immobile, perché à côté de

sa femelle sur l'escarpement du roc, d'où ils semblaient regarder tous deux cette multitude d'êtres qui, dans leur désordre inquiet, ressemblaient à un amas de fourmis qu'on vient de troubler.

(A continuer.)

La *Feuille de Provins* publie la pièce curieuse que voici :

“ Nous, soussigné, maire de la commune de... certifions que le nommé Michel, cultivateur et professeur à la destruction des bêtes puantes, et habitant de ce village, nous a déclaré avoir tué une louve près de la lièze du bois dont il avait rencontré les pattes ; nous nous sommes transporté de suite sur les dites pattes, accompagné de notre adjoint, qui a de suite reconnu la bête, non pas assommée d'un coup de fusil, mais bien avec un brin de fagot. Nous avons reconnu que la dite louve était un loup, pour laquelle raison nous l'avons accordé la prime que pour le loup seulement, toujours avec notre adjoint auquel nous avons coupé les oreilles pour être annexé au présent certificat, et servir à M. le préfet pour prime et avons signé avec l'adjoint.”

Assurément, si M. le maire traite aussi sévèrement tous ses adjoints, il finira par avoir de la difficulté à en trouver.

## ALMANACH POLITIQUE.

### AMÉRIQUE.

*Canada.*—M. le Dr. J. Charles Taché a été nommé chef du bureau de la colonisation et des statistiques en remplacement de feu M. Hutton, et M. le Dr. Tassé, inspecteur des prisons en remplacement de M. le Dr. Taché.

### ÉTATS-UNIS.

Un mouvement du second corps sous le général Hancock, sur la rivière James, a eu pour résultat de mettre en déroute une grande force des confédérés à Dutch Gap. Les fédéraux ont fait 500 prisonniers et se sont emparés de sept pièces d'artillerie.

Le bruit court que Longstreet, à la tête de 16,000 hommes, et Fitzhugh Lee, avec 5,000 ont passé à Warrenton, samedi dernier, allant renforcer Early ou faire une diversion en sa faveur.

Le général Sheridan s'est emparé de Strasbourg que l'ennemi abandonna à son approche.

Le nouveau corsaire du Sud, le *Tallahassee*, continue à incendier les navires du Nord sur la côte atlantique.

Six vaisseaux ont été détruits, lundi, à six

milles du Cap Sable et vingt-cinq, mardi, près de Matanzas.

Les confédérés se sont emparés de dix-sept trains de chemins de fer sur la route d'Atlanta.

Le 6 du courant le 23<sup>e</sup> corps fédéral a perdu 500 hommes dans une vaine attaque contre Atlanta. Un télégramme donne à entendre que Grant a reçu ordre d'aller rejoindre Sherman devant cette ville.

Il paraît que le général Lee y est déjà rendu.

### EUROPE.

*Angleterre.*— On a publié ce matin les chiffres du revenu public brut du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, pour l'année se terminant le 30 juin dernier. Ces chiffres ont une éloquence telle que nous les relevons sans commentaires. Les recettes totales, y compris l'emprunt parlementaire de 900,000 liv. (22,500,000 francs) destiné à couvrir le chapitre spécial relatif aux dépenses extraordinaires votées pour les fortifications, se sont élevées à 69,992,960 livres (1,649,824,000 francs). Les dépenses totales, y compris les fortifications, n'ont été que de 67,543,078 liv. (1,688,576,950 fr.)

Il reste par conséquent un excédant de recette de 2,489,882 liv. (61,247,050 fr.)

Le vapeur *Niagara* après avoir pris du charbon et des vivres à Liverpool a quitté cette ville pour une destination inconnue.

Le bruit a couru que le gouvernement avait fait saisir le croiseur confédéré *Georgia*, au moment où il se préparait à quitter Liverpool.

On disait en même temps que le *Niagara* attendait le *Georgia* en dehors de la rivière. Mersey.

Ces deux rumeurs paraissent être fausses.

*France.*— Le roi des Belges, Léopold, a quitté les eaux de Vichy, et est arrivé à Paris.

*Pologne.*—M. Tregoffe, chef du gouvernement national de la Pologne, avec quatre autres chefs des départements, ont été pendus, le 5, sur les glacis de la citadelle.

La sentence de mort contre onze autres officiers du gouvernement national a été commuée.

*Danemark.*—Un armistice qui doit durer jusqu'à la conclusion de la paix a été signé.

Les duchés de Lauenbourg, de Sleswig et de Holstein ont été cédés sans réserve. La rectification de la frontière, convenue en même temps, a été opérée dans l'intérêt allemand.

Pendant l'armistice, le Jutland continuera d'être occupé et administré par les puissances alliées.